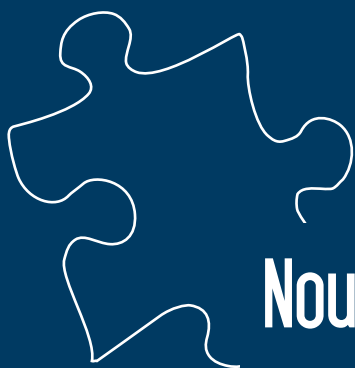


Emilie Renard



Nous avons 10 ans en 40

Liliane et Pierre



CENTRE D'ÉDUCATION
À LA RÉSISTANCE ET À LA CITOYENNETÉ

©Territoires de la Mémoire, 2011

Remerciements

Je tiens à remercier toute l'équipe des Territoires de la Mémoire pour m'avoir permis de mener ce projet à bien. Et je remercie également M. Rahier, directeur de l'école communale de Jupille-Bruyères, ainsi que les institutrices pour m'avoir accueillie dans leur classe. Et pour finir, un grand merci aussi à M. Renard et Mme Acmanne pour leur témoignage.

Présentation

Les deux témoignages qui vont suivre et le jeu de questions-réponses sont le résultat d'un projet mené dans le cadre de mes études de Bibliothécaire-Documentaliste, lors de mon stage de troisième année à la Médiathèque des Territoires de la Mémoire.

Je me suis présentée à l'école fondamentale communale de Jupille-Bruyères dans les classes de sixième année afin d'ouvrir un dialogue entre eux et un couple de personnes âgées qui ont vécu la Seconde Guerre mondiale à l'âge de 10 ans. Le but de cette rencontre était d'essayer que les élèves s'identifient au couple, à travers leurs témoignages. Les élèves se sont formidablement bien prêtés au jeu. La deuxième partie de la rencontre portait sur le dialogue, sur un jeu de questions-réponses. Les sixièmes avaient déjà visité le parcours symbolique des Territoires de la Mémoire, ce qui a ouvert certaines portes à la discussion.

Emilie Renard



Pierre Renard en 1942 (deuxième personne en partant de la droite)

Témoignage de Pierre Renard

Quand la guerre a éclaté, j'avais dix ans. J'étais parti à la mer en classe de vacances pour enfants de milieu défavorisé. Ma famille ne roulait pas sur l'or ! Tout le groupe est parti pour reprendre le train jusque Liège. Une fois arrivés, nous avons vu le « chaos » qui régnait sur place. Les professeurs ont alors décidé de repartir vers la mer ; ils ne savaient pas si les parents de chacun étaient présents pour les reprendre chez eux. Le home où nous étions, nous ne l'appelions plus le « Home au grand air » mais le « Home à la poussière ». Nous devions nous cacher sous les banquettes.



Par la suite, on a quand même fini par rentrer chez nous. Une fois rentrés, nous vivions sous ce que l'on appelle l'Occupation. À notre âge, vous savez, on ne savait pas trop ce que cela représentait. En tout cas, je peux dire que pendant la Guerre, j'ai eu faim. La nourriture était rationnée. Habitant la ville on devait se servir de ce qu'il y avait dans les magasins, l'occupant se servant d'abord et le reste était pour la population. On avait des timbres de ravitaillement pour le pain, le lait, les pommes de terre, la viande... Pour avoir sa ration, il fallait découper les timbres de ravitaillement et surtout ne pas les perdre car on ne vous en donnait pas d'autres.

Vers la fin de la Guerre, donc en 44, le ravitaillement était encore plus dur. Il fallait faire la file parfois pendant des heures pour avoir du pain. Et pour être sûr d'en avoir, la famille se divisait en plusieurs endroits pour faire la file à la boulangerie. Souvent, alors que l'on avait patienté pendant plus de deux heures, on

s'entendait dire qu'il n'y avait plus rien. Ce que l'on appelait un pain à l'époque était fait avec de la farine de pois. Quand on le coupait en deux, on pouvait le coller au mur, il ne tombait pas ! Le beurre pareil, ce n'était pas du beurre c'était de la margarine. Mais attention pas de la margarine avec des Oméga 3 et tout ça comme on connaît maintenant !

Voilà, j'ai résumé ma vie pendant la Guerre de façon assez courte mais c'est ce que j'ai vécu.

Petite précision sur l'époque : on allait à l'école à pieds, on n'avait pas de voiture. L'école n'était pas mixte et on y allait six jours par semaine. On avait congé le jeudi après-midi et on n'avait pas les mêmes vacances non plus ! Mais on n'était peut-être pas plus malheureux pour la cause...



Questions

Aviez-vous des frères et sœurs ?

PR : J'avais un frère dix ans plus âgé que moi. Il avait donc vingt ans au moment de la Guerre. Il aurait dû faire son service militaire mais avec la Guerre, il ne l'a pas fait. Il est quand même parti pour essayer de rejoindre l'Armée mais il n'y est pas parvenu.

Est-ce que l'enseignement, à l'école, a changé pendant la Guerre ?

PR : Il est resté tel quel, sauf qu'on avait certaines restrictions. Il n'était pas question de parler d'événements politiques. Au début de la Guerre on ne connaissait pas les points de vue des autres. On ne savait pas si certains collaboraient avec les Allemands ou pas, donc, pour plus de prudence, on se tenait tranquille.

Qu'est-ce que vos professeurs pensaient d'Adolf Hitler ?

PR : C'est une relation enfant/adulte et on ne discutait pas de ça. Moi, je pouvais en « parler » indirectement. Mais uniquement au sein de ma famille !

Pourquoi deviez-vous avoir des timbres pour avoir de la nourriture ?

PR : Parce que c'était comme ça. On ne pouvait pas aller au magasin et acheter n'importe quoi. Mais c'est tout le monde qui



Élèves des deux classes de 6^e primaire de l'école fondamentale communale Jupille-Bruyères, 2010 - 2011

était rationné. Donc pour pouvoir « acheter » tout ce qu'il fallait, on avait des timbres distribués par la commune, la ville,...

Conseiller pédagogique des Territoires de la Mémoire (CPT) :

L'argent en temps de guerre sert à faire des armes,... du matériel de guerre. Donc on essaie de diminuer la part de nourriture en rationnant. Une famille, de 6 personnes, pouvait se retrouver avec 120g de viande par jour. 120g de viande, ça représente à peu près un steak haché.

PR : En plus, l'occupant se servait en premier. Les fermiers, les agriculteurs,...devaient livrer leurs marchandises à l'occupant. Bref, il n'y avait pas grand-chose pour la population.

Vous faisiez quoi quand il y avait des bombardements ?

PR : Les bombardements ont commencé en 44, au moment de la Libération. Sinon, avant, on entendait parfois passer les avions. Habitant Liège, au début, on sortait de chez soi pour voir les avions passer. Jusqu'au jour où on était sur le seuil, on a vu les avions arriver puis à un moment l'avion de tête a fait 180° et est revenu sur ses pas. C'est ce jour-là que le quartier de Kinkempois n'a plus existé. Ils venaient pour bombarder le pont de chemin de fer, qu'ils n'ont jamais atteint.

Est-ce qu'un de vos proches à été affecté, directement, par l'Occupation allemande ?

PR : Ah oui... Mon papa a été prisonnier politique. Il a été arrêté



Pont de Fragné, Liège en mai 1940

© Wikimedia commons

Deutsches Bundesarchiv (German Federal Archive)

Bild 101 | - 127 - 0385 - 05A

Foto: Gutjahr | Mai 1940

en 43 et il en est revenu vivant. Je pense que la Guerre m'a peut-être plus affecté que quelqu'un qui n'a pas connu l'arrestation d'un proche. Savez-vous ce que « prisonnier politique » signifie ?

Les élèves : « C'est quelqu'un qui est arrêté par la police » ; « Ce sont les politiciens arrêtés pendant la Guerre »

PR : Non, pas du tout. Un prisonnier politique est quelqu'un qui est arrêté parce qu'à un moment donné, il n'a pas les mêmes opinions ou bien il est en désaccord avec les événements qui se passent. Il y avait encore la police belge mais, sous l'Occupation, ce sont surtout les Allemands qui « faisaient la police ». Il y avait alors l'armée allemande et la *Gestapo* (*Geheime Staatspolizei*), la police secrète. La *Gestapo*, ce n'était pas comme la police ou la gendarmerie : c'était autre chose. Ils étaient en civil, sans uniforme, et donc impossibles à reconnaître. Les hommes de la *Gestapo* essayaient de découvrir tous ceux qui étaient opposés au régime nazi pour les arrêter. Ces gens arrêtés devenaient ce qu'on appelle des « prisonniers politiques ».

Pour à nouveau parler de mon papa, il a été à la prison Saint-Léonard de Liège (qui n'existe plus), de là il est parti pour Bruxelles, à la prison de Saint-Gilles. Ensuite, il est parti pour Merksplas, une prison du côté de Turnhout, en Flandre. Pour terminer en France où il a travaillé à la fabrication allemande de bombes volantes.

Étiez-vous près des champs de bataille ?

PR : Non je n'ai pas connu de champs de bataille. Ici à Liège quand



on a été envahi par les Allemands, c'était la guerre. En Belgique, elle a commencé le 10 mai 40 un vendredi, je m'en souviens. Et 18 jours après la déclaration de guerre, la Belgique avait capitulé. Donc les forts de Belgique n'ont presque pas servi.

Est-ce qu'un de vos parents a déjà dénoncé un Juif ?

PR : Si mes parents ont dénoncé des Juifs !? Certainement pas, au contraire ! C'est entre autres pour ça que mon père a été arrêté.

Aviez-vous des amis ?

PR : Oui bien sûr. À l'école, on a toujours des amis. J'ai même eu un compagnon de classe, disons, d'origine juive qui s'est fait arrêter et qui n'est jamais revenu.



Témoignage de Liliane Acmanne

Je viens de la campagne, donc l'endroit où j'ai vécu est tout à fait différent de la ville, où a vécu mon mari.

À la déclaration de guerre, le vendredi, maman voulait partir parce qu'elle avait en mémoire les atrocités commises sur la population par les Allemands (*durant la Guerre 14-18*). Papa, lui, voulait rester à la maison. Finalement, après de nombreuses discussions nous sommes seulement partis le lundi sur les routes de l'exode, vers la France. Nous voilà donc partis : maman, papa, mon petit frère de 14 mois et demi, et moi-même. Pour moi, c'était des vacances, on partait en vacances. Je n'avais pas idée de ce qui arrivait. Nous sommes partis très tard et on marchait parmi les troupes armées. On voyait des soldats à pieds, d'autres en vélo sans pneus... Bref, on était vraiment au milieu des troupes. Ce qui attirait les avions qu'on appelait des *Stuka*. (*SturzKampfflugzeug*). C'était des petits avions qui plongeaient avec un bruit de sirène et qui mitraillaient les troupes, et tous ceux qui étaient dedans. Donc, dès qu'un *Stuka* apparaissait, on se jetait dans le fossé. Ce qui n'aurait pas changé grand-chose quand on y réfléchit...

Voilà ! On marchait en se cachant et en remontant sur la route à longueur de temps. Un fait m'a marqué, même si, sur le moment, ça ne m'a pas fait peur. À neuf ans et demi, on ne se rend pas compte du danger ! On se trouvait entre les troupes françaises et les troupes allemandes qui se tiraient dessus. On a donc marché derrière une haie et je fermais la marche. À un moment donné, une grenade a explosé et à coupé la haie juste derrière moi. Mais, je le répète, ça ne m'a pas fait peur.



Liliane Acmanne lors de sa communion (première personne au deuxième plan en partant de la droite)

Après un certain temps, papa a décidé de bifurquer et de quitter les troupes. Nous sommes arrivés dans un petit village, vide de ses habitants, près de Valenciennes. Il restait juste un couple de vieux qui n'avaient pas pu partir. On s'est donc installé dans une ferme de ce village. Là-bas on avait le lait des vaches, des œufs, de la farine... on avait vraiment de quoi manger. Sur la route, on a quand même eu des problèmes avec mon petit frère. Comme il n'avait que 14 mois et demi, maman devait le nourrir régulièrement. Elle allait donc traire une vache, mais le lait qu'elle donnait n'était plus toujours bon. Il a eu la dysenterie plus d'une fois. Mais bien sûr, ce sont des problèmes liés au trajet.

Quelque chose m'a tout de même frappée au village : on avait été rendre visite au couple de vieux et au retour on marchait sur la route, quand papa s'est retrouvé nez à nez avec un Allemand baïonnette au canon. L'Allemand n'a rien dit, papa n'a pas bronché. Et quand nous sommes arrivés à la ferme, papa s'est assis. Il en avait les jambes coupées ! Se retrouver face à un Allemand avec les idées qu'on avait encore de la Guerre 14-18, ce n'était pas marrant.

Finalement tout s'est bien passé et on a décidé de rentrer. Maman a fait des gaufres et des provisions pour la route du retour. Nous sommes donc repartis chez nous à pied et, parfois, en voiture (quand on en rencontrait), après quinze jours d'exode. Quand nous sommes rentrés, la maison était en désordre. Les Belges en retraite l'avaient occupée et ils y avaient laissé leur linge sale. Quand tout a été remis en ordre, il fallait se mobiliser pour ne pas avoir faim. Papa s'était promis qu'il n'aurait plus jamais faim car


ça avait été le cas la guerre précédente. On s'est donc organisé de différentes manières. Entre autres, on allait glaner en famille. C'est-à-dire que lorsque le chariot rempli de blé passait dans la rue, les gens se précipitaient derrière pour ramasser épi par épi. Après avoir glané, on rentrait à la maison et on battait le blé pour récupérer les graines et aller au moulin. Mais une fois au moulin, il fallait encore faire la file. Ça prenait toute une journée pour avoir de la farine, mais de la farine bien blanche. Alors, on mélangeait cette farine blanche avec celle que l'on avait du ravitaillement avec les timbres. La farine du ravitaillement, elle, était grise. Avec ce mélange, maman faisait du pain et même de la tarte.

Il faut dire aussi que, vivant à la campagne, on avait un grand jardin avec des arbres fruitiers, des légumes, maman élevait une brebis, des lapins,... Bref, nous n'avons jamais eu faim. On avait de tout. On vivait presque en autonomie. J'avais une grand-mère qui avait une vache et qui savait tricher pour ne pas tout donner aux Allemands. Donc, j'avais même du beurre. Je peux dire que, malgré la guerre, je n'ai manqué de rien au niveau alimentation !


J'ai oublié de vous parler de quelque chose qui m'a marqué. Sur le chemin du retour de France : j'ai vu un soldat tué sur le bord de la route, on aurait dit qu'il dormait sur le ventre. Et j'ai également vu un cheval coupé en deux par un poteau électrique. Tout ça ne sentait pas très bon. On avait donc trouvé des plantes odorantes à nous passer sous le nez à chaque fois qu'on passait à côté des cadavres.

À la fin de la guerre, les Américain ont voulu bombarder un nœud ferroviaire dans la ville de Namur. Mais, comme pour Kinkempois,

cela a fait beaucoup de victimes. Les Namurois quittaient tous la ville, pour venir se réfugier dans notre village. Avec ma famille, au moment de la Libération, on a tout de même été se réfugier au couvent de la Providence, au cas où. Mais tout s'est très bien déroulé pour nous ! Il y a juste à Noël où nous avons eu peur, on avait conscience du danger. On entendait les canons de l'avance de Von Rundstedt¹. On redoutait le retour des Allemands. Mais nous avons fini par être libérés.



¹ Il s'agit ici de la Bataille des Ardennes ; une contre-offensive allemande menée par le général Von Rundstedt dans les Ardennes belges lors de l'hiver 1944-1945.



Questions

Donc vous Madame, vous étiez près des champs de bataille ?

LA : On l'a été un moment mais ça n'a pas duré. Et puis, on entendait les canons mais on n'a rien vu. On n'était pas réellement sur le champ de bataille.

Avez-vous aidé des Juifs ?

LA : Non. Chez nous, dans les environs, il n'y a avait pas de personnes juives. Il n'y avait personne en demande.

Quand vous êtes vous connus ?

PR : Oh... nous avons plus que 10 ans.

LA: Nous n'habitons pas du tout dans le même coin. Nous nous sommes connus bien après la Guerre.

Aviez-vous école pendant la Guerre ?

LA : Oui oui, j'avais école. J'allais à ce qu'on appelait l'école pédagogique. Elle servait aux institutrices aux études. Donc à ce niveau là non plus, la Guerre n'a rien changé.

Votre petit frère a-t-il survécu ?

LA : Oui, il avait 8ans et demi de moins que moi.

Mais, voyez-vous, partir avec un bébé de 14 mois ce n'était pas facile. Maman, à un moment donné, disait qu'elle ne voyait pas d'issue. Elle se demandait comment tout ça allait finir.

Y avait-il un couvre feu ?

LA : Chez nous, non. C'était plutôt dans les villes. J'habitais quand même à plus de cinq kilomètres de Namur.

PR : À Liège, il y avait un couvre feu. Il était entre 17h-18h. (???)

Votre papa a-t-il réellement eu les jambes coupées ?

LA : Non, pas du tout. Il avait eu peur. C'est une façon de parler.

Pourquoi l'Allemand n'a-t-il rien fait ?

LA : Je ne sais pas vraiment. Mais il faut dire qu'à cette guerre-ci, ils n'ont pas fait d'atrocités. Ils étaient corrects. Enfin, au début.

PR: Pas d'atrocités apparentes, enfin...

LA : Face à la population, ils étaient corrects. Parce qu'en 14-18, à Dinant par exemple, ils ont jeté un bébé dans la Meuse.

CPT: En fait, pendant la Première Guerre mondiale, les soldats allemands ont commis des atrocités « non justifiables ». Tandis que, durant la Seconde Guerre mondiale, l'ordre avait été de donné à la *Wehrmacht* (armée allemande) d'être irréprochable.



Élèves des deux classes de 6^e primaire de l'école fondamentale communale Jupille-Bruyères, 2010 - 2011

C'est-à-dire qu'il n'était pas rare de voir des soldats allemands aider la population.

LA : C'est vrai. Par exemple, sur le chemin du retour, ils nous distribuèrent des bonbons.

CPT : Hitler voulait une armée impeccable, irréprochable. Il ne voulait aucun débordement. Il voulait une armée droite et fière.

PR : Une façade... Pour revenir sur les bombardements : lorsque les Allemands envoyaient des V1, c'est-à-dire un missile qui tombait lorsque son moteur s'arrêtait, dans le quartier du Londo, on descendait dans les caves. On avait réfléchi avec les habitants et on avait creusé des tunnels entre les maisons au cas où un missile tomberait sur notre maison. On allait rejoindre la maison voisine afin de pouvoir ressortir du sous-sol.

Est-ce que les Allemands ont envahi votre maison ?

PR : Non. Enfin, ils sont venus arrêter mon papa mais je n'étais pas présent quand c'est arrivé.

LA : Chez moi, on voyait passer les bombes volantes et, en fonction de leur direction, on devinait où elles allaient tomber.

Avez-vous retrouvé vos parents après la Guerre ?

PR : Oui. Ma maman n'a jamais été arrêtée et mon papa est même revenu avant la fin de la Guerre. Heureusement, il n'a pas été dans un des convois pour l'Allemagne parce que, connaissant son caractère, il n'en serait jamais revenu.



Au sud du canal Albert, des personnes quittent leur habitation, mai 1940

© Wikimedia commons

Deutsches Bundesarchiv (German Federal Archive)

Bild 146-1985-037-23A

Foto: o.Ang | 11 mai 1940

Après la Guerre

Émilie Renard : Pourriez-vous brièvement aborder la fin de l'année 1945 et le début de l'année 1946. Vous aviez donc à peu près quatorze ans : qu'avez-vous vu, entendu... ? Quelles sont les conséquences immédiates de la Guerre, ressenties par la population jeune ?

PR : En 1945, le rapatriement des prisonniers de guerre a commencé. Les trains arrivaient à la gare du Longdoz (là où se trouve la Médiacité, actuellement). Après les prisonniers de guerre, on a vu arriver les premiers prisonniers politiques. Ils avaient un uniforme zébré et les Allemands y avaient cousu un triangle rouge. Évidemment, on ne voyait revenir que ceux qui avaient survécu aux camps. Il y avait d'autres triangles que celui de couleur rouge et chaque couleur représentait un délit.

CPT: Un délit selon les nazis. Le triangle rose pour les homosexuels, l'étoile jaune pour les Juifs, or ce ne sont pas des délits. En fait, il y avait une couleur pour chaque catégorie de prisonnier. On savait pourquoi chaque prisonnier était là.

PR : Pendant la Guerre, les médias étaient censurés. On ne pouvait lire et écouter à la radio que ce que les occupants voulaient bien. Mais il est vrai qu'on pouvait écouter la radio de Londres. Simplement, il ne fallait pas oublier de changer la fréquence une fois l'émission terminée. Si les Allemands arrivaient et voyaient l'aiguille de la radio sur la fréquence pour radio Londres, on était bon pour l'arrestation. Une fois que les journaux ont pu à nouveau

écrire, on a appris que des atrocités avaient été commises. Attention, il faut savoir qu'en Belgique aussi il y a eu des camps de concentration. Breendonk, par exemple.

LA : Il faut dire aussi qu'on pas été très au courant des mouvements de résistance qui ont existé pendant la Guerre. Ils « œuvraient » dans l'anonymat pour leur survie. On a connu l'existence de beaucoup d'entre eux à la fin de la Guerre, dans les journaux justement.



Dans les camps de concentration, le Triangle Rouge était un morceau de tissu cousu par les nazis sur la veste des prisonniers politiques, ceux qu'ils considéraient comme des opposants à leur idéologie.

Le porter aujourd'hui sous forme de pin's, c'est résister aux idées d'extrême droite.

Questions principalement autour des camps de concentration

Ces questions sortent du cadre de la rencontre organisée. Mais ce sont des questions qui touchaient particulièrement les élèves et qui peuvent intéresser un bon nombre d'enfants en perpétuel questionnement autour de cette période de l'Histoire.

Est-ce que c'est normal que vous portiez un triangle rouge ?

CPT : Normal non, je ne suis pas né avec. En réalité, c'est un symbole qu'on a repris. Le triangle rouge, c'était le triangle pour les prisonniers politiques, ceux qui n'étaient pas d'accord avec l'idéologie d'Hitler. C'était les gens qui n'étaient pas d'accord avec ce qu'il essayait d'installer. Donc, on a repris ce symbole pour dire qu'on est contre l'extrême droite.

L'extrême droite c'est quoi ? C'est un ensemble de partis qui défendent des idées racistes. Maintenant, si on vous propose des triangles rouges, vous n'êtes pas obligés d'en prendre ou de le porter. Si on porte le triangle rouge, il faut savoir pourquoi on le porte. Si on le porte, c'est qu'on est contre ces idées-là, qu'on accepte la différence et qu'on a envie de lutter contre les idées racistes.

PR : Juste une petite remarque, une précision. Les prisonniers politiques portaient donc un triangle rouge. Mais comme les Allemands étaient très méticuleux, sur le triangle rouge les Belges portaient la lettre « B ». Donc, ils savaient dire non seulement que c'était des prisonniers politique mais aussi de quelle origine

ils étaient. De plus une fois en camp, le prisonnier perdait non seulement sa nationalité mais, surtout, son identité.

CPT : C'est tout à fait ça. Comme monsieur disait, quand on rentre dans un camp on devient un morceau, une pièce, un élément. C'est ainsi que les Allemands nommaient les prisonniers. Quand ils appelaient des prisonniers, ils ne demandaient pas après Martin, Pierre et Paul. Ils disaient vous m'amènerez 3 morceaux. On perdait vraiment toute sorte d'identité. On rasait tout le monde et tout le monde se ressemblait.

Est-ce que Breendonk était un camp de concentration ?

CPT : C'était un camp où on rassemblait le plus de prisonniers possible avant de les envoyer dans des gros camps en Pologne, en Allemagne, comme Auschwitz, etc.

La carte qui montre les camps à la fin du parcours symbolique des Territoires de la Mémoire, est-ce que c'est la carte du monde ?

CPT : Non, il s'agit d'une carte de l'Europe qui montre l'ensemble des camps de concentration ou d'extermination mis en place par les nazis.

Institutrice : Par rapport à la question sur le camp de Breendonk, la guide, lorsqu'on l'a visité, avait dit qu'il s'agissait d'un camp de concentration et pas d'extermination.

PR : Il faut savoir qu'il y a une énorme différence entre les deux.

Institutrice : Un camp d'extermination, on y entrait, on n'en sortait pas. Un camp de concentration, *a priori*, on y entrait et on était censé en sortir.

CPT : On était « censé », en effet. En fait, il y a une différence qui n'en est pas une. Les camps d'extermination, c'était une usine de mort. On y entrait pour y être tué. Dans les camps de concentration, c'était un camp de mort mais par le travail. On vous faisait travailler dans des conditions extrêmement difficiles. Comme disait monsieur, dans une tenue rayée. On aurait dit des pyjamas. Mais dans des camps comme Auschwitz, par exemple, les prisonniers travaillaient toute la journée. Parfois en hiver par des températures comme moins 20, moins 30 degrés. Vous deviez travailler alors que vous n'aviez pas beaucoup à manger, vous ne pouviez pas vous laver comme vous le vouliez... Vous ne pouviez

pas *dormir* comme vous le vouliez ! Tous les matins, à midi et le soir, il y avait un appel. Lors d'un « appel », on rassemblait tous les prisonniers dans la cour et on les comptait tous. Si vous ne répondiez pas à votre numéro, on recommençait. S'il manquait quelqu'un, on recommençait. Si quelqu'un faisait un pas de travers, on recommençait. Il y a des appels qui ont duré jusqu'à dix-neuf heures ! Et vous restiez debout pendant ce temps là. S'il y en avait un qui tombait, on recommençait. C'étaient des conditions très difficiles et vous mouriez par le travail. Un camp comme Mauthausen, par exemple, était un camp de concentration. C'était donc un camp de travail. Personne n'allait à la chambre à gaz mais, malgré cela, l'espérance de vie ne dépassait pas trois mois. Vous commenciez à travailler et trois mois après, vous mouriez encore en train de travailler. Parce que dans ces camps ce sont des conditions vraiment très difficiles, très, très difficiles.

Pourquoi est-ce que le Japon avait des camps de concentration ?

CPT : Parce que le Japon est entré également en guerre et a envahi ses voisins, notamment la Chine. Puis, le Japon déclara la guerre aux Etats-Unis. Il y a eu des prisonniers et des camps mais pas au Japon. La plupart des camps japonais étaient situés dans l'actuelle Indonésie.

Pourquoi est-ce qu'il y a eu des camps de concentration partout dans le monde ?

CPT : Parce qu'il y avait des gens qui n'étaient d'accord avec le

régime, des gens pas d'accord avec Hitler partout dans le monde. Et il y avait aussi des Juifs partout dans le monde.

Maintenant, il y a une chose qu'il faut savoir, c'est qu'on parle souvent des Allemands mais tous les Allemands n'étaient pas nazis. Ils n'étaient pas tous pour Hitler. Il y avait une résistance très prononcée aussi en Allemagne. Le tout premier camp qui a vu le jour, il s'appelle Dachau, on l'a mis en route en 33. La Guerre n'a commencé que des années après. On ne l'appelait pas un camp de concentration mais un camp de rééducation. Ce camp là était destiné aux Allemands qui n'étaient pas d'accord avec le régime, qui n'étaient pas d'accord avec Hitler. On n'était pas d'accord, on vous envoyait là-bas pour vous rééduquer. On vous apprenait à penser autrement. D'ailleurs, beaucoup d'Allemands on fuit l'Allemagne et se sont opposés, ont résisté contre les idées d'Hitler.

PR : Albert Einstein par exemple, a fui l'Allemagne.

Hitler a pris la Belgique pour tuer les Juifs ou bien pour le territoire ?

CPT : L'idée était d'éliminer la « race » juive, mais en Belgique pas plus qu'ailleurs. Dans la politique d'Hitler, dite expansionniste, le but c'est d'étendre le territoire pour avoir plus de place. Donc le but était de conquérir, de faire grandir l'Allemagne. Elle devait avoir la taille de l'Europe, puis la taille du monde si possible. Pour ça, il faut conquérir. Gagner de plus en plus de terrain et quand on arrive à la Belgique et bien on la prend avec le reste.

the *Journal of Applied Behavior Analysis* (1974), and the *Journal of Experimental Psychology: Applied* (1995).

There are a number of reasons why the *Journal of Applied Behavior Analysis* has been so successful. First, it has a long history of publishing high-quality research. Second, it has a strong focus on practical applications of behavior analysis. Third, it has a high level of editorial standards. Fourth, it has a wide range of content areas. Finally, it has a strong international presence.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

the *Journal of Applied Behavior Analysis* (1974), and the *Journal of Experimental Psychology: Applied* (1995).

There are a number of reasons why the *Journal of Applied Behavior Analysis* has been so successful. First, it has a long history of publishing high-quality research. Second, it has a strong focus on practical applications of behavior analysis. Third, it has a high level of editorial standards. Fourth, it has a wide range of content areas. Finally, it has a strong international presence.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.

The *Journal of Applied Behavior Analysis* is a leading journal in the field of behavior analysis. It is a must-read for anyone interested in the application of behavior analysis to real-world problems. The journal's focus on practical applications makes it a valuable resource for researchers, practitioners, and students alike.



Liliane et Pierre Renard - Acmanne dans les années 2000



SERVICE MÉDIATHÈQUE

coordinateur : Michel RECLOUX

Boulevard d'Avroy 86 • B-4000 LIÈGE

Tél. + 32 4 232 70 62

mediatheque@territoires-memoire.be



Avec le soutien de la Région wallonne, de la Communauté française, de la Province de Liège, de Liège Province Culture, de la Ville de Liège, de Network Research Belgium.